ANNÉE XXXVIIIme — N° 1009 — GENÈVE. — 5 NOVEMBRE 1938

Le Réveil anarchiste

Chers amis, l'égalité n'engendre point la guerre.

Solon (640-558 av. J.-C.)

RÉDACTION et ADMINISTRATION
6, Rue des Savoises, GENÈVE

Paraît tous les quinze jours
Le numéro : 15 centimes

Suspendre jusqu'à nouvel avis
tout envoi par mandat ou chèque postal

SUISSE et UNION POSTALE
Abonnement : Une année, fr. 5.—
Six mois, fr. 2.50

Réalisons le Socialisme

La sinistre coomédie de l'époque de Munich a permis aux gouvernants de tâter le pouls des peuples.

Les peuples ont l'épouvante de la guerre ou la haïssent. Tel est le diagnostic.

Plus que jamais, les tenants du capitalisme ne savent comment pratiquer pour sauver leurs privilèges .

Deux moyens s'offraient aux possédants : le fascisme et la guerre.

La réaction a pu brimer le peuple, elle n'a résolu aucun des problèmes économiques. Pire que cela, le fascisme n'a fait qu'accroître la confusion dans les rangs de la ploutocratie.

La guerre ? c'est la grande inconnue, pour les exploiteurs comme pour les exploités. La guerre peut éclater ; en raison même de son horreur, elle ne pourrait durer. La guerre, elle aussi, ne résoudra aucun des problèmes qui se posent de nos jours. Mais il est concevable que « nul régime social et économique actuel ne survivra à une guerre ». C'est dire que devant l'Histoire, les peuples auraient moins à perdre de la guerre, que s'il devaient subir encore des décades la servitude sous les oligarchies. A moins que... les peuples ne se ressaisissent, et que leurs dirigeants enfin comprennent qu'ils doivent lâcher leurs privilèges, s'ils ne veulent pas perdre leur vie.

Aujourd'hui, ce dont nous souffrons, c'est peut être moins de la volonté de dominer des classes possédantes, que de la fantastique incompréhension qui règne sur la terre .

Que l'on s'imagine les possédants traditionnels dans leur impasse, le fasciste reformant une autre caste à leur détriment, les peuples las de la misère, et transformant inconsciemment la guerre en un épouvantable chaos, où rien ne subsisterait.

Face à tout cela, les collectivités humaines, doivent reviser leurs bases sociales .

Mais où aller ? que faire ? telles sont les questions qui reviennent et qui se posent sans cesse .

Vers le socialisme, répondons-nous. Mais voilà, les partis politiques ouvriers ont tellement galvaudé ce mot que nulle personne réfléchie ne peut prendre au sérieux une telle caricature du socialisme. De cette équivoque ressortent la peur et l'incompréhension générales.

Une fois de plus dans l'Histoire, la situation est révolutionnaire au premier chef, et le socialisme faillit à sa tâche.

Pourquoi ? Parce que, pour des besoins de propagande électorale, le socialisme a sombré dans les plus louches combinaisons politiques et diplomatiques.

Pour piper dix voix de plus à une élection, l'on a supprimé toute discussion doctrinale. Il fallait être réaliste !
Sans penser que les répercussions lointaines se feraient sentir par la désaffection profonde du peuple.

A l'heure actuelle, dans la presse socialiste, l'on trouve toujours l'étalage des mesquineries particulières, les invectives personnelles. Mais des idées, aucune...

Les anarchistes ne sont pas des sots, et ne se flattent pas d'une revanche facile. Ils doivent cependant faire constater que les principes et propositions anarchistes, après avoir été objet d'ironie, de sarcasme et d'écrasements, émergent à la surface des critiques de ceux même qui conspuaient le plus sectairement.

Dites maintenant, chers concitoyens, ce que vous pensez : de la liberté pour tous, du droit de la personne humaine, de la formation des militants, de la décentralisation, de la propriété, et même de... la défense nationele.

A quoi bon vouloir chercher midi à quatorze heures, pour nous sortir du pétrin, d'établir plans et compromis qui ne résolvent rien.

La doctrine du socialisme que vous avez abandonnée vous donne réponse à tout. Et lorsque nous parlons de la doctrine du socialisme, nous pensons à cette tendence qu'est l'anarchisme.

Car il faut le dire, après la social-caporalisation du bolchévisme, du fascisme et du nazisme, la plupart conviennent maintenant que l'Etat-caserne n'est qu'une autre servitude ; que la notion de l'Etat omnipotent doit faire place à la libre association groupant des individus libres.

Que le mouvement socialiste, dans ses multiples tendances, syndicales, coopératives, etc. ait donc le courage minimum de se débarrasser de ses reniements, et trouve enfin l'audace de présenter ses solutions sociales selon les principes de la doctrine ; nul doute que cela permettrait au peuple de sortir de sa confusion actuelle.

Lucien Tronchet

Le Cardinal

Nous avons rapporté dans notre dernier numéro la façon plus que rude dont le cardinal Innitzer avait été traité. Si cela s'était passé au Mexique, la presse nous aurait servi des protestations sans fin, inspirées par l'indignation la plus vive. Rien de pareil pour ce qui s'est passé en Autriche. Les faits ont été rapportés sans trop y insister et en exprimant des regrets plutôt que des blâmes. Or, le cardinal Innitzer, lui-même, se fait tout petit et s'excuse plutôt qu'il n'accuse. Il dit simplement que, par sa déclaration de loyalisme du 18 mars 1938 une base de collaboration satisfaisante entre l'Eglise catholique autrichienne et les autorités nationales-socialistes se trouvait créée. Il ajoute que les événements qui se produisirent ces derniers mois ont profondément affecté la population autrichienne. Il affirme enfin, énergiquement, n'avoir jamais prononcé, contrairement aux accusations des nationaux-socialistes, aucune parole contre le chancelier du Reich.

Que d'humilité et combien cela nous change des véhémentes attaques, des invites à la révolte, des anathèmes que nous avons entendus à l'époque des Waldeck-Rousseau, des Combes et des Briand en France ! Alors, les Monseigneurs et les Eminences ne s'excusaient pas et ne déclaraient certes pas de n'avoir jamais attaqué le gouvernement.

Le fait mérite d'être souligné pour tous ceux qui voudraient que l'Eglise ne soit pas attaquée le moins du monde. C'est faire preuve de faiblesse et encourager le clergé à exiger une position privilégiée. La manière forte des nazistes lui fait par contre adopter l'enseignement biblique, de tendre l'autre joue. Les opinions et réunions religieuses ne méritent pas plus de respect que les autres opinions et réunions.

L'Eglise, là où elle le peut, devient militante et précisément en Autriche où les socialistes l'avaient traitée avec tous les égards, ils se virent attaqués, jugulés ou massacrés par elle. Leurs associations et institutions furent supprimées. M. le cardinal Innitzer, par contre, s'est incliné devant la pire violence, en promettant d'être bien sage, comme il l'avait toujours été. Il est vrai que Hitler représente la pire réaction ni plus ni moins que la Papauté et cela explique une contradiction de conduite qui n'est qu'apparente.

Le scénario de la Paix

Notre camarade Sébastien Faure affirme, dans le libertaire, n'avoir point cru à la menace de guerre et en donne d'excellentes raisons.

Nous regrettons toutefois qu'il ne l'ait pas crié sur les toits, eût-il dû se trouver seul à le faire. Il fallait détromper la foule et l'empêcher d'être victime d'une vague de peur qui n'avait d'ailleurs rien de révolutionnaire et qui devait, de toute évidence, servir à la réaction, comme la suite des événements vient surabondamment de le prouver.

Il faut laisser à la presse spécialisée dans un pacifisme bêlant chercher les « raisons » que Mussolini et Hitler ont d'entreprendre invasions, agressions et guerres, en même temps qu'elle propose une nouvelle conférence d'Etats, que l'Allemagne, l'Italie et le Japon ont refusée d'avance en quittant la Société des Nations. Maintenant, les trois Etats faspacifistes, à localiser les conflits, autrecistes demandent, comme de vulgaires ment dit à pouvoir commettre en paix, l'un après l'autre, tous leurs coups de force. Ce pacifisme prépare la guerre. Après Munich, elle apparaît plus probable qu'avant.

La Tchécoslovaquie aurait dû être sauvée en Espagne ; l'Espagne trahie, la Tchécoslovaquie ne pouvait que l'être à son tour. Cette politique de trahisons successives — il y avait eu précédemment celle d'Ethiopie — ne peut certes réjouir ni trouver l'appui d'aucun anarchiste. Voici un passage frappant de l'article de Faure :

Les « artisans de la paix »

«J'ai connu un médecin qui, ayant été appelé par une mère alarmée auprès de son enfant qui toussotait, crachotait et geignait, ne manqua pas d'ausculter minutieusement le petit malade, de lui tâter le pouls, longuement et chronomètre en main, de lui faire ouvrir la bouche et tirer la langue ; tout cela dans le but d'accroître l'anxiété maternelle.

Après quoi, le front plissé, le regard inquiet, après s'être recueilli comme s'il s'était trouvé en présence d'un patient in extremis, le médecin griffonna une ordonnance chargée qu'il enjoignit à la mère de porter immédiatement chez le pharmacien et d'appliquer strictement.

A la mère qui, bouleversée par cette mise en scène, lui disait tout en sanglotant : « Vous le sauverez, n'est-ce pas, docteur ? », le représentant de la docte Faculté répondit : « C'est grave, c'est très grave. Je ne dois pas vous le cacher. Mais calmez-vous. Je crois pouvoir vous affirmer que je le sauverai. Comptez sur moi ; ayez confiance en moi. Je reviendrai tous les jours, jusqu'à ce que votre cher petit soit hors de danger. »

Et descendant l'escalier et rejoignant son auto, notre Esculape se frottait joyeusement les mains. Il se disait : «En déclarant à la maman (qui n'y connaît absolument rien) que le cas de son enfant est très grave, alors qu'il s'agit d'un mal bénin déterminant un état fiévreux passager et sans conséquence, je me suis réservé de bons honoraires, des droits à la reconnaissance de cette maman et je me suis assuré, dans le quartier, la réputation d'un médecin sérieux, capable, par son zèle et sa science, de faire reculer la mort tant que la chose reste possible. Bravo ! Je n'ai pas perdu mon temps. »

Cela n'est pas une fable, c'est une histoire vécue.

On me pardonnera de l'avoir racontée un peu trop en détail. Mais elle s'applique si exactement au cas qui nous occupe !

Le petit malade, c'est la Paix. (la Paix n'est-elle pas encore un tout petit enfant, de constitution fragile et de santé délicate ?

La mère éplorée n'est-elle pas l'opinion publique (qui n'y connaît absolument rien) et qui, en proie à un affolement inconsidéré, supplie le médecin d'arracher son bien le plus précieux : la Paix, à la mort qui le guette ?

Et le docteur, qui ausculte, tâte le pouls et griffonne l'ordonnance, le médecin bluffeur et charlatan, c'est le quatuor des médicastres formant l'équipe Hitler-Mussolini-Chamberlain et Dalaladier.

LA CATASTROPHE DE MARSEILLE.

Grand émoi partout pour cette catastrophe. Les victimes, au moment où nous écrivons ces lignes, sont déjà au nombre de 69, d'autres encore seront peut-être annoncées. C'est à n'en pas douter quelque chose d'horrible, mais chaque jour nous voyons cela en Espagne — pour ne pas parler de la Chine — et même pire, depuis des mois et des mois.

Le premier bombardement de Madrid avait donné lieu à une protestation du corps diplomatique ; mais il faut croire qu'il fut désavoué par les gouvernements respectifs, car depuis lors plus de protestation, même lorsque des agents diplomatiques ou du contrôle furent blessés ou tués. A remarquer que Franco n'est pas encore considéré comme un belligérant, et le fût-il par une infamie de plus de la non-intervention, que les lois mêmes de la belligérance défendent de tels assassinats. Mais tous les Etats démocratiques ensemble, avec l'appui des pacifistes du monde entier, se sont déclarés impuissants à les faire cesser. L'essayer, ce serait risquer de se brûler les doigts, comme l'a dit si élégamment M. Chamberlain Et il a même soutenu qu'avec le droit d'exterminer les population espagnoles, l'aviation italo-allemande avait celui de couler les navires et de massacrer les marins anglais. Vraiment, on est pacifiste ou on ne l'est pas. Il y a bien eu quelques commissions s'occupant de ceci et de cela, mais elles n'ont évidemment été nommées que pour la frime, puisque la seule conclusion qui en a été tirée, c'est d'accroître toujours plus le droit de Franco, Hitler et Mussolini d'affamer et d'anéantir le peuple espagnol.

Aujourd'hui il n'est plus permis, sans être taxé de belliqueux, de demander qu'un faible soit aidé, même au nom du droit international le plus strict. Le seul révolutionnarisme permis est de faire pression sur les gouvernements, afin qu'ils ne résistent pas aux exigences de l'Axe fasciste, exigences qui sont toutes d'ailleurs amplement justifiées. Il paraît que plus le fascisme occupe de nouvelles positions, plus il s'introduit, s'étend, s'implante, plus la révolution en sera facilitée. Imaginez, par exemple, une révolution en Italie ; avec quelle rapidité l'Allemagne pourrait intervenir, appelée, d'ailleurs, pour l'écraser. Et cela est évidemment tout aussi vrai pour la France. Mais non, il vous sera répondu qu'il y aura alors une fraternisation entre travailleurs de tous les pays. Les exemples d'Ethiopie, d'Espagne et de Chine ne paraissent pas permettre de l'espérer, mais il faut y croire quand même. N'est-ce pas la foi qui soulève les montagnes ?

Cela ne nous paraît vrai que pour la foi agissante, décidée, héroïque, mais nous ne sommes pas assez religieux pour croire à la foi sans les œuvres. Quelle étrange foi que celle qui fait surtout appel à la peur, à la capitulation, à la soumission !

Que le monde soit acculé à une terrible impasse, personne ne saurait le contester, mais enfin il faudra en sortir, et la paix à la munichoise ne fait que nous y maintenir. La guerre non plus ne nous en sortirait pas ; mais alors où nous conduira le fait de patauger éternellement, laissant toute initiative au fascisme ?

Il ne suffit pas de se griser du mot paix, surtout lorsqu'il correspond simplement à l'autorisation de commettre des agressions et de poursuivre des guerres. Il faut prouver que nous allons réellement à la paix et le surarmement universel prouve exactement le contraire.

La véritable situation

La traduction ci-dessus que nous empruntons à **Giustizia e Libertà** — et il nous serait facile de donner beaucoup d'autres citations dans le même goût — nous paraît de nature à faire réfléchir certains pacifistes et à expliquer la véritable situation.

A l'intérieur des Etats soi-disant démocratiques, il existe un capitalisme devenu tout à coup pacifiste, après avoir été violemment impérialiste, dans le but d'arriver à la fascisation là où elle n'est pas encore réalisée. L'intérêt primordial de la ploutocratie est d'en finir avec toute possibilité de résistance des travailleurs, afin de surmonter la crise en les plongeant dans la pire servitude et misère.

Les rivalités renaîtront plus tard, maintenant même au prix des plus grands sacrifices de prestige, même en s'affaiblissant militairement, en se laissant insulter, en se plaçant de propos délibéré dans une situation d'infériorité voulue, en feignant d'ignorer les manœuvres des Etats totalitaires, en les aidant dans leurs agressions — il s'agit d'arriver à une situation imposant partout le fascisme.

Depuis le retour de Munich, lisez la presse bourgeoise. Que dit-elle, en somme, sinon qu'il faut imiter les dictatures, restreindre les libertés, renforcer les autorités, surarmer, supprimer la législation ouvrière et ainsi de suite ?

Le fameux quatuor n'a pas travaillé au triomphe de la paix, mais du fascisme. Il faut être aveugle pour ne pas le voir, pour se réjouir d'une situation évidemment aggravée, pour considérer comme une « réparation » à nous ne savons quelle iniquité, le fait d'avoir livré tout un pays de 14 millions d'habitants au fascisme.

* * *

Bergeret, dans la « Gazzetta del Popolo » du 5 octobre, explique « la paix » dans des termes qui posent ouvertement le problème qui, depuis Munich, est devenu le problème actuel de l'Europe ; la défense immédiate de l'existence et des libertés intérieures des pays non-fascisés. Il faut reconnaître ouvertement que certains de nos adversaires ont davantage le sentiment de la signification des événements internationaux que beaucoup de gens qui se croient internationalistes convaincus.

Voici ce qu'a écrit Bergeret :

« C'est donc la paix. Paix européenne. Définissons-la. Au-delà de toute formule juridique, en dehors des visions sentimentales, que signifient donc en termes concrets, en termes d'histoire actuelle, ces deux mots : paix européenne ? A l'origine de tout il n'y a pas de simples profils d'équilibres momentanés de force, ni les opportunités des intérêts momentanés ; à l'origine de tout il y a l'opposition des manières d'être. Le Fascisme et l'antifascisme peuvent-ils coexister, vivre l'un à côté de l'autre ? Peuvent-ils travailler ensemble, le regard dans le regard et le cœur ailleurs, le cœur libre de rancunes et d'angoisses ? C'est ce problème et non pas un autre, le problème de la paix européenne.

« Les puissances fascistes ont jusqu'ici triomphé contre les puissances démocratiques. Dans la compétition internationale : Mandchourie, Ethiopie, Rhénanie, Espagne, Autriche, Sudètes. Quant aux expériences civiles — problèmes démographiques, économie manœuvrée, autarchie, bureaucratisation de l'Etat tout ce qui est à nous, les démocraties voudraient bien pouvoir s'en emparer aussi. Ces deux victoires, nous les avons obtenues sans guerre : ni guerre avec les armes contre les Etats ennemis ni guerre de propagande entre peuples rivaux. La preuve des faits est claire désormais les démocraties doivent ou se fasciser ou succomber. Si elles parviennent à opérer un travail intérieur, elles peuvent renoncer à tenter l'épreuve des armes contre nous... »

« La capitulation sudète fait pendant à la capitulation éthiopienne ; et même l'absence de cet attrape-coups-de-pieds, attrape-crachat, qui est la S. d. N., met cette fois au découvert les vaincus. La paix ? Cela dépend des réactions intérieures que les faits provoqueront dans les démoccraties, en crise de force et de conscience. Nous, le monde nouveau, nous sommes en paix : avec nous-mêmes, pour commencer. Avec les autres... si vraiment ils le veulent ».

Camarades, fréquentez les réunions des groupes.

Opinions d'autrui

LES OPINIONS D'AUTRUI.

La paix de Munich nous a valu beaucoup de commentaires. La plupart sont d'une naïveté désespérante tout en croyant être d'une suprême sagesse. Nous laisserons de côte ceux des pacifistes integraux et des pacifistes plus ou moins revolutionnaires, pour ne retenir que les commentaires comportant quelques reserves.

« La paix qu'on vient de sauvegarder — pour combien de temps ? — n'est en fait qu'une victoire du nazisme, qui a réussi à imposer à l'Europe l'acceptation d'une suite d'iniquités dont un petit pays est la premiere victime, en attendant qu'il y en ait d'autres. Sans doute, cela nous vaut la paix, ou du moins, pour le moment, l'absence de guerre. C'est quelque chose, assurément.

« On répète : la paix vaut mieux que la guerre. Bien sûr. M. de La Palisse en eut dit autant. Mais poser la question sous la forme de ce dilemme, c'est la déplacer et se refuser à voir la réalité telle qu'elle est. Qu'on ait donc le courage d'appeler les choses par leur nom. Ce que les prétendus « accords » de Munich ont obtenu, c'est ni plus ni moins que la consommation d'une monstrueuse iniquité qui porte en germe la guerre, et quelle guerre ! Le discours prononcé peu de jours après par M. Hitler, à Sarrebruck a, du reste, déjà confirmé notre pronostic pessimiste.

On n'avait pas le choix, dit-on. Je n'en sais rien, n'étant pas dans les secrets de la diplomatie. Admettons qu'on ait été pris dans ce dilemme : ou la guerre ou l'acquiescement aux visées du IIIe Reich. Ne voit-on pas alors le tragique de la situation et ce qu'a d'affreux le fait d'être acculé dans une telle impasse ? Dans ce cas, la « paix » qui en est sortie n'est pas la paix, mais une humiliation pour le monde entier, le bâton nazi érigé en sceptre devant lequel on sera désormais obligé de s'incliner, puisqu'il suffit qu'il se lève pour obtenir aussitôt toutes satisfactions.

(Le Messager Social) E. Marion.

L'organisation de la paix en Europe ne proviendra pas d'éventuelles modifications territoriales ; car ceux qui s'asseyent sur le droit et l'arbitrage international ne peuvent avoir recours qu'à la force.

Hitler n'a pas mis au pilon les éditions de « Mein Kampf », dans lesquelles son plan final d'isolement et d'écrasement de la France est exposé tout au long. — De même, malgré le retrait des combattants internationaux du côté gouvernemental, Mussolini ne retire pas ses troupes du côté franquiste et le dernier de nos supernationalistes commence à comprendre que, depuis le début du conflit espagnol, les dictateurs préparaient en Espagne et au Maroc un troisième front pour la France, en cas de guerre.

Par sa faute, et d'abord par la paresse imprévoyante de sa bureaucratie, la Société des Nations est, depuis sa fondation, dindonnée par les bellicistes. Etant donné que ses dirigeants ne veulent bâtir que sur le Sentiment et le Droit — dont les dictateurs se moquent comme de leurs premières pantoufles — il ne faut pas compter sur elle comme moteur et animateur de la paix.

A. Daudé-Bancel.

Un lord anglais me disait : M. Chamberlain et son entourage n'aiment pas Hitler et son fascisme, mais ils aiment encore moins la Révolution qui renverserait Hitler. C'est cela la cause de la faiblesse des démocraties !

On a « sauvé la paix » en créant une atmosphère telle qu'il suffirait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres. On a créé une diminution morale, une diminution des caractères dont nous pourrions mourir aussi sûrement que de la guerre elle-même.

On parle des frontières justes, mais en Europe orientale, où les peuples sont superposés, il est impossible de faire des frontières justes : ce qu'il faut, c'est non pas changer les frontières, mais les abaisser pour permettre le passage des marchandises et des idées. On oublie que les régions Sudètes font partie de la Bohême depuis plus longtemps que la Bourgogne ne fait partie de la France et que le pays de Galles ne fait partie de la Grande-Bretagne !

Louis de Brouckère.

C'est plus que l'on avait osé espérer. Quand on pense que huit mois à peine se sont écoulés depuis que les troupes allemandes sont entrées en Autriche, on comprend la légitime fierté du Führer. Les puissances occidentales étaient averties ; elles devaient bien se douter de ce qui se préparait. Ayant patiemment attendu dans une complète inertie, elles n'ont pu que s'incliner devant l'initiative du troisième Reich. Les plus surpris de leur victoire ont été les Allemands : un vaste territoire conquis en pleine paix sans coup férir, cela ne s'était jamais vu ! Du coup, les détracteurs du régime en ont eu la bouche fermée. Pour la première fois, le Führer a réuni l'unanimité autour de lui.

Pendant les journées de crise, les frondeurs relevaient la tête : « Hitler ne sait qu'exciter à la guerre ». Cette guerre était très impopulaire en Allemagne. En obtenant par la menace, tout ce qu'on aurait pu normalement attendre d'une guerre victorieuse, le Führer a réduit au silence ses adversaires les plus acharnés — négligeables, certes, si l'on tient compte du nombre, mais non si l'on considère la qualité.

W. Duesberg.

...pourquoi ces canons, ces plans de guerre, ces mécanisme tout montés, tout prêts ?

Pour l'attaque ? Non, pour la défense. Car on craint le voisin. De même, on fait du bruit pour chasser les fantômes.

L'Europe a déjà su passer du stade de la haine à celui de la méfiance ou de la peur...

Nous serions peut-être bien optimistes en croyant qu'il y a là le commencement de la sagesse.

Louis Tissot.

Pour faire la paix, il faut vouloir la paix. Et ce n'est pas vouloir la paix que de chercher à imposer ses conditions par la force. C'est exactement le contraire et, par définition, la guerre.

La paix véritable ne peut être fondée que sur le respect des droits évidents de chacun, sur une compréhension mutuelle, sur la volonté pour chacune des parties d'accepter des solutions de justice, fussent-elles en contradiction avec ses intérêts matériels.

(Le Professionnel des P.T.T.)

Aujourd'hui surtout, la guerre criminelle et imbécile écrase également tous ceux qui y ont recours ; elle ne connaît ni vainqueurs ni vaincus ; elle ne résout pas les conflits ; elle jette le monde entier à l'extermination. Toute autre solution, même boiteuse, même dangereuse, a au moins l'avantage d'éviter pour un moment l'irréparable et de laisser aux peuples le temps de se ressaisir et de s'engager dans la bonne voie. C'est à n'en point douter, ce que pense l'immense majorité des hommes et qui oserait prétendre qu'ils n'ont pas raison ?

Par ailleurs, il est bien certain qu'une paix, fille de la lâcheté, non soucieuse de la justice, méprisant les obligations de la foi jurée, s'inclinant sans honneur devant toutes les menaces brutales du chantage à la guerre, est une paix honteuse, indigne d'être vénérée comme la loi fraternelle du monde. Quel homme de cœur accepterait de s'en contenter sans humiliation et sans remords ?

C'est justement cette cruelle alternative qui tenaillera les consciences tant que le monde sera maintenu sur le plan maudit du nationalisme armé, tant que toute équitable collaboration entre les peuples, toute conversation loyale entre les Etats sera viciée par les plus brutales pressions.

Marc Sangnier.

Arrêtons ces citations. Il y a unanimité à considérer le Traité de Versailles comme le grand coupable, ce qui est bien naturel chez des écrivains bourgeois comme ceux que nous venons de citer. Mais il est exaspérant de voir des camarades ramener eux aussi la question de l'insécurité, de la crise, de l'oppression à l'existence d'un traité, auquel d'ailleurs personne n'ose plus s'en référer, autant dire qu'il n'existe plus.

Or, on aura beau changer toutes les frontières actuelles, le système capitaliste n'en sera pas le moins du monde affecté. Il continuera a engendrer les mêmes misères, rivalités et guerres. Nous avons toujours remarqué que les camarades se spécialisant dans une forme de propagande : pacifisme, néo-malthusianisme, syndicalisme, éducationnisme, etc. finissent par n'avoir plus qu'une vision restreinte de la question sociale.

Le mal, le plus grand et effroyable mal découle du fait que l'économie capitaliste ne peut plus retrouver un équilibre quelconque et croit néanmoins pouvoir se sauver par un retour à l'absolutisme, moyennant la suppression de toutes les conquêtes populaires depuis la révolution française. Toute lutte antifasciste ne peut plus ainsi être conçue que comme lutte anticapitaliste.

ERRATA

Première page, bas de la premièce colonne, remplacer la première ligne de l'entrefilet « Salut public » par la ligne suivante :

Il paraît qu'après la paix de Munich,

imp. rue des rois

A propos du plan financier

Des statistiques officielles démontrent que c'est la collectivité suisse, soit Etats cantonaux et communes, qui détiennent le 53 o/o du capital bancaire du pays.

Partant de la formule : « L'Etat c'est nous », d'aucuns, subissant une déformation bourgeoise, se plaisent à dire qu'en définitive « c'est nous » qui contrôlons les banques en Suisse. Seulement, voilà, la différence entre les deux classes : celle des possédants et celle des exploités, est beaucoup plus importante que la différence entre les tenants de la propriété privée et les gérants de la propriété de l'Etat. D'ailleurs, cela indique que les capitalistes savent faire couvrir leurs intérêts particuliers du manteau d'un Etat dont ils tiennent toutes les ficelles .

D'ailleurs nous l'avons bien vu récemment avec le projet financier, qui devait aider à la « défense spirituelle et territoriale du pays », prévoyant des dépenses importantes pour l'accroissement militaire et le redressement économique.

C'était au lendemain de l'« Anschluss » autrichien... La bourgeoisie apeurée sentait qu'elle avait besoin de la classe ouvrière pour défendre le régime actuel. Elle fit alors des promesses qui furent acceptées comme du bon pain.

Mais ensuite, le danger passé, cette même bourgeoisie a certainement pensé que le peuple était assez gobeur pour qu'elle n'ait pas besoin de tenir ses promesses, énoncées dans des instants de frousse. C'est ainsi que si l'augmentation du budjet militaire est indiscutée, le poste de 200 millions pour les grands travaux et le redressement économique est en suspens .

Et pour compenser cela, le Conseil fédéral semble vouloir faire un cadeau royal, en prévoyant le versement de 18 millions pour secourir les vieillards. Il est à noter que l'impôt sur le tabac et l'alcool, voté pour alimenter le fonds des assurances sociales, et rapportant 15 millions par an, a déjà été escamoté au cours des années antérieures .

Pour donner le change, la presse de droite veut faire considérer le projet financier comme une concession à la gauche. Ce n'est que de la poudre aux yeux.

La seule réforme importante consisterait en l'impôt sur les fortunes. Mais évidemment, cela, la bourgeoisie ne le veut pas...

Il appartient à la classe ouvrière de ne pas laisser sacrifier les intérêts de tous aux appétits de quelques-uns.

Le réveil se fait sentir parmi les associations paysannes. Leurs représentants émettent parfois des revendications et des considérations plus osées, contre le gros capitalisme, que les organisations ouvrières.

Il faudra bien que par la poussée commune, les possédants diminuent leur fortune acquise par le travail de tous.

Et sans nous lasser, exigeons le contrôle des fortunes, l'expropriation de ceux qui détiennent les moyens de production dans le but exclusif de tirer profit de l'effort de la classe laborieuse, ouvrière et paysanne, de tout le pays.

POUR LE NAZISME

Que pour maintenir dans son cadre un Etat artificiel, formé de quatre ou cinq peuples qui ne s'aiment pas ou se détestent, la guerre menace d'embraser l'Europe, fauchant des millions d'êtres humains et arrachant à notre continent le peu de prospérité et de joie de vivre qui lui reste, c'est anormal et stupide. De fait, ces gens, Tchèques et Germains des Sudètes, nous intéressent fort peu, et nous sommes prêts à les laisser se quereller tant qu'ils veulent pourvu qu'il nous f... la paix.

Ce n'est pas une feuille syndicaliste, ou pacifiste française qui écrit cela et par surcroît dans un article de fond, mais la très mômière et bourgeoise « Gazette de Lausanne ». S'en foutre, c'est le dernier mot d'une sagesse particulière à la mode actuellement, jusqu'au jour où l'on est à son tour foutu.

Le délégué nègre à la S. d. N. n'avait-il pas dit : « Prenez garde, chaque pays est menacé de devenir l'Ethiopie de quelqu'un. »

Nos abonnés et souscripteurs de Suisse et de l'étranger sont prévenus de ne pas nous adresser ni chèques ni mandats postaux. La somme qui nous a été escroquée est assez considérable pour ne pas l'augmenter davantage.

Le Réveil régional

Pour que l'Etat social soit perfectionné, il faut que chacun est assez et personne de trop.

J.-J. Rousseau.

AVERTISSEMENT

Nous avons établi cette page pour assurer à notre journal une plus large collaboration et diffusion, et il est évident que les écrits qui y paraissent, bien que rentrant presque toujours dans le cadre de nos idées, peuvent aussi s'en écarter parfois quelque peu. En ce cas, nous nous abstenons d'y ajouter des notes rédactionnelles qui pourraient paraître quelque peu prétentieuses.

Toutefois, comme nous avons toujours combattu le syndicat obligatoire et ne voudrions pas laisser croire à un changement de notre opinion à ce sujet, nous croyons utile de déclarer que nous restons plus que jamais opposés à toute forme d'organisation obligatoire, pour des raisons tant pratiques que théoriques. Malatesta, tout en conseillant là où deux organisations syndicales existent d'entrer si possible dans les deux, n'en a pas moins vivement combattu l'idée du syndicat obligatoire. Peut-être reproduirons-nous l'un de ces articles traitant une telle question.

Lausanne

Vers l'augmentation des impôts.

Ils vont être nombreux les braves citoyens lausannois qui vont trouver saumâtre une augmentation de leurs impôts.

On parle, bien entendu, des « petites gens », ceux qui doivent présenter des certificats d'études pour faire les terrassiers durant une quinzaine ; ceux qui doivent faire intervenir les connaissances qu'ils ont dans les «hautes huiles» pour obtenir ce fabuleux privilège de ces temps capitalistes : travailler un peu.

Pourtant, les déclarations du nouveau parti du peuple (radical) étaient péremptoires lors de la dernière foire électorale ! On allait voir ce qu'on allait voir. Du bonheur plein les bras, du travail tant et plus, grâce à la prise du pouvoir par les radicaux.

En effet, on le voit !

Ainsi est le peuple, qu'il marchera tête courbée devant les exigences financières nouvelles des politiciens, pendant que nos capitalistes ne sachant que foutre de leurs millions, vont les faire geler en Hitlérie ou ailleurs.

Combien faudra-t-il encore de temps aux poires d'électeurs pour comprendre que le pouvoir politique n'est rien à côté du pouvoir économique ? Changer l'étiquette sans tenir compte du contenu, c'est cracher en l'air !

Car au fond, il est possible après tout que les mannequins des partis bourgeois étaient sincères lors de leurs promesses électorale.

Et alors de deux choses l'une : ou ils étaient sincères et alors ce ne sont pas les maîtres du pouvoir et ils ont a obéir aux bailleurs de fonds qui tirent les ficelles de toute la vie économique ; ou ils savaient qu'ils faisaient des promesses irréalisables et ils ont escroqué la confiance des électeurs.

Comme issue, il ne reste guère de choix, sinon celui de considérer une fois pour toutes la politique électorale comme un grand paravent derrière lequel on mijote les plus sales coups tordus que l'on puisse imaginer contre la population.

A commencer par le pressoir fiscal, en allant au besoin, jusqu'à la petite guerre civile.

Jusqu'à quand les électeurs seront les poires ?

Probablement jusqu'au moment où ils auront compris que les politiciens se paient leur tête... avec leur argent.

P.P.

Un thé dansant réussi

C'est celui organisé samedi et dimanche par les amis du Réveil de Lausanne. Salle comble sans discontinuer. Un orchestre qui dispensait la gaîté et l'entrain. Des compagnes charmantes qui se dépensèrent sans compter pour le succès de cette «première».

C'est une grande foule d'amis qui ont tenu à marquer leur sympathie. Il fallait presque du courage car...

On a remarqué à la porte une charmante jeunesse, répondant au doux nom de Jeanne d'Arc, qui avait visiblement pour tâche de faire le pointage des « purs » qui s'égareraient en ces lieux maudits...

L'héroïne en fut pour ses frais car les visiteurs passaient outre à ses « gentilles » recommandations. Elle fut elle-même conquise et, délaissant sa faction inutile, elle se laissa bercer aux doux accents de l'orchestre et emboîta courageusement le pas des « infidèles ».

Bravo, au moins ! Ils nous ont nettement donné l'impression d'apprécier comme il convient l'atmosphère de liberté et de franche gaité qui n'a cessé de régner.

Tout de même, risquer une telle compromission et braver le mot d'ordre d'abstention, c'est faire acte de civisme. C'est tellement rare ! N.P.

Le Club de l'Empreinte au travail

Tout Lausanne ouvrier connaît le sérieux avec lequel les syndicats autonomes défendent le sort des ouvriers en général, et de leurs oies en particulier.

Le premier acte sensationnel, qui leur vaudra pour longtemps du reste le surnom que les gars du bâtiment leur ont donné, a été d'organiser à l'Hôtel de France une conférence sur les empreintes digitales, avec la très précieuse collaboration de M. le capitaine de police de Lausanne, hambourgeois sympathique, soit dit en passant.

Le « Club de l'Empreinte » ne pouvait en rester là.

MM. les Docteurs aux mains calleuses qui défendent farouchement leurs intérêts d'abord et ceux de leurs affiliés ensuite, ont découvert une nouvelle carrière à exploiter : les chauffeurs de camions.

Munis de la cagoule sacrée, armés d'une lampe de poche d'une main et d'un mot croisé de l'autre, il leur est apparu que les chauffeurs sont mal ficelés. Dans un cas pareil, il n'y avait pas a hésiter.

Les chauffeurs de camions furent donc convoqués au Restaurant du Faucon — quelle ironie du sort — et invités à écouter, les doigts dans le nez, le messie tant annoncé.

Le messie vint, sous les traits ortodoxes d'un employé du Bureau des permis de conduire. Les chauffeurs furent dûment chapitrés sur... la façon de procéder pour obtenir un permis de conduire ! Comme tous ces gars avaient le leur en poche. vous pensez ce que ça pouvait leur foutre, l'histoire du Monsieur. Gageons du reste que celui-ci ne savait pas dans quel bain on allait le mettre et que, comme le corbeau de la fable, on ne l'y reprendra plus !

Cependant, l'ennui mortel des chauffeurs fut rompu à point par l'intervention de délégués du syndicat F.C.T.A. qui remirent en place ces nouveaux sauveurs de la classe ouvrière, et entretinrent l'auditoire d'un sujet un peu plus réaliste.

Les chauffeurs ont bien ri, et si par hasard vous en rencontrez un au volant, le sourire aux lèvres, sachez que ce sourire cache tout un poème.

Empreintes digitales...

Permis de conduire...

A quand une causerie sur l'utilisation des vieux biberons ?

La civilisation est entre bonnes mains.

A.T.

Yverdon

Le réveil des marais

Les nombreuses plaintes faites par les ouvriers des cultures maraîchères des marais de l'Orbe ont enfin éveillé l'attention des syndicats F.O.B.B. et F.C.T.A., et déjà plusieurs assemblées ont été convoquées. Les ouvriers de Mathod, Bavois, Chavornay, venus nombreux à l'assemblée de Chavornay, ont compris sans trop de difficultés, la nécessité de s'organiser pour améliorer leurs salaires et conditions de vie, qui ressemblent assez à ceux de l'époque de la féodalité.

La propagande entreprise s'étendra dans tous les villages riverains de la plaine de l'Orbe et il est certain qu'au printemps prochain, le travail ne pourra être repris sans de meilleures conditions.

Chaque syndiqué de la F.O.B.B. et de la F.C.T.A. doit se faire un devoir d'appuyer l'action des copains des marais, car leur cause est la notre aussi.

L'esclavage doit faire place aux droits du travailleur. Cyprien.

AUX FORTIFICATIONS

La lutte contre le chômage

Personne n'ignore les importants travaux de fortification qui sont faits dans la région frontière de Vallorbe à Ste-Croix, où sont engloutis les millions de francs accordés par les Chambres en vue de réduire le chômage et assurer à notre pays un peu de sécurité (?). Ces travaux sont exécutés à une allure très accélérée, à cause des menaces de guerre et les ouvriers sont obligés de travailler quinze heures par jour, en moyenne.

Le travail très pénible devient dangereux, pour l'ouvrier qui est fatigué et qui n'a pas dormi. Aussi les accidents sont journaliers. Ces forts étant pour la plupart éloignés des villages, les ouvriers sont obligés de manger et coucher dans des baraquements en planches fournies par les entreprises. Rares sont ceux qui ont un lit et la majorité doit coucher sur la paille, ce qui ne contribue pas beaucoup à garder un bon état de santé. Le 99 % des entreprises ne paient aucun déplacement, aucune indemnité pour le travail de nuit et du dimanche. Des compagnies de légionnaires (volontaires) exercent une surveillance rigoureuse et donnent aux promeneurs l'impression de camps de concentration genre hitlérien.

Enfin le tout semble contrarier le bien-être et le chômage ne s'en trouve pas beaucoup réduit. Les travaux doivent continuer encore l'année prochaine et il serait temps, aussi bien pour les ouvriers que pour leurs organisations, de songer à réglementer les salaires et les conditions de travail.

Il y a toutes les possibilités pour y appliquer un horaire, des salaires convenables, ce qui permettrait aux ouvriers d'y aller travailler plus nombreux et d'y vivre un peu mieux que des hommes des cavernes. Cyprien.

Neuchâtel

Hommage à Chamberlain

Si à Genève l'idée de baptiser une avenue du nom de Neville Chamberlain a rencontré une forte opposition, si bien qu'il a fallut y renoncer, à Neuchâtel la souscription ouverte par la **Feuille d'Avis** pour offrir un cadeau au premier anglais a réuni environ 2000 francs, somme minime pour témoigner d'une « approbation générale du pays », mais assez élevée pour certifier que dans le pays les niais et les hypocrites ne manquent pas.

Un chronomètre a été ainsi acheté et remis à la Légation britannique à Berne, avec une adresse dont nous ne détachons que cette phrase :

> Nous croyons, Monsieur le premier ministre, que l'élan populaire qui s'est manifesté en cette occasion est assez éloquent pour nous dispenser de justifier notre geste, mais il nous reste encore à souhaiter à ce chronomètre de marquer les heures nombreuses d'un glorieux ministère auquel s'attachera le mérite d'avoir, dans des circonstances où l'on pouvait désespérer du maintien de la paix, épargné à notre continent les horreurs d'une guerre générale.

Aujourd'hui que les faits commencent à être connus, tout cela apparaît grotesque et il n'est pas difficile de se rendre compte que les peuples ont été victimes d'un chantage et d'un bluff à la guerre. La gloire de M. Chamberlain consiste surtout à avoir permis et même encouragé les pires massacres, en Chine et en Espagne, en servant les intérêts d'une ploutocratie infâme.

Il ne faudrait pas oublier non plus que nous sommes en Suisse, et que tout le monde, à part quelques canailles, trouverait particulièrement fâcheux que la Suisse soit traitée comme la Tchécoslovaquie par M. Chamberlain et ses dignes compères. Aussi eût-il fallu exprimer le vœu que le dit chronomètre ne marquera jamais une telle heure, ou les souscripteurs neuchâtelois rêveraient-ils vraiment de voir leur pays redevenir une principauté prussienne ? C'est dans ce cas seulement que l'hommage à M. Neville Chamberlain deviendrait compréhensible.

Châtel-Saint-Denis

Le conflit Masson

L'entrefilet que nous avions publié le mois dernier a mis en fureur contre nous le secrétaire de la F.C.T.A., qui nous a gratifié d'une méchante algarade. Nous n'avons pas répondu, ayant mieux à faire que des polémiques mesquines.

Nous avions dit : « Avec la prétraille on ne compose pas ».

Aussi nous plaît-il, pour répondre au secrétaire en question, de reproduire les doléances de ce même secrétaire :

Nos collègues de Châtel ont été péniblement surprises du contenu du dernier « Bulletin paroissial » à l'égard de notre syndicat. Sur quatre pages de celui-ci, on y déblatère l'organisation syndicale en Suisse avec une légèreté déconcertante. Il y a des gens qui n'ont rien appris ! Si encore on avançait des arguments sérieux, mais rien, rien de semblable ! Une critique malveillante sur toute la ligne, avec le mensonge personnifié !

Monsieur l'abbé Kolly croit-il sincèrement servir sa cause par la diffusion de cette prose ? A entendre certaines personnes, c'est tout juste s'il ne chasse pas les gens de sa cure ! car ce qu'il import epour le moment, à Châtel, ce ne sont pas des critiques sur les organismes qui tentent d'améliorer un peu les pénibles conditions de travail des petites ouvrières, mais ce sont des preuves du véritable intérêt que l'on peut apporter à leur cause !

Si, en dépit de tout bon sens on veut s'enferrer à la cure de Châtel, non seulement dans le maquis de flagrantes inexactitudes, mais encore dans le mensonge, après toutes les explications données, c'est à douter de la bonne foi et de l'honnêteté des gens d'église !

Il y a en tous cas bon nombre de personnes qui ont sévèrement jugé les écarts de langage de M. Kolly. S'il appelle ça servir la cause des humbles travailleurs du tabac à six sous à l'heure, c'est que les mots n'ont plus le même sens partout !

La vérité, c'est que ces Messieurs voudraient démolir notre syndicat F. C. T. A., au profit du groupe chrétien-social ! Mais comme nous avons vu ces gens-là à l'œuvre par ailleurs, nos membres sont renseignés et ne s'aventureront pas dans cette galère ! Malgré toutes les pressions inadmissibles, malgré les visites intéressées dans les familles, malgré le chantage dans le « Bulletin paroissial » !

M. M.

Nous ne saurions mieux dire.

Modzené.

SAGESSE DOUTEUSE.

Chacun se console comme il peut, aussi à propos du « Diktat » de Munich, en tout pareil à celui de Versailles, nous lisons dans l'organe de l'Union des Syndicats de Genève les lignes suivantes :

> La sagesse populaire dit qu'un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès. Il est hors de doute qu'un arrangement fait avant une guerre est meilleur qu'un arrangement qu'il faudrait nécessairement faire après.

Comme pour toutes choses, il faut user et non abuser de la sagesse populaire. «Un» mauvais arrangement vaut mieux qu'«un» bon procès. Mais toute un série de mauvais arrangements finiraient sans doute par ruiner entièrement celui qui y consentirait, de même que ne pas céder à une provocation une fois peut être sage, mais subir indéfiniment des provocations, c'est devenir l'esclave des provocateurs. D'ailleurs, un arrangement fait en dehors de la partie la plus intéressée n'est plus un arrangement, une composition à l'amiable, mais un simple ultimatum à accepter intégralement sans discussion possible et dont l'application a été d'ailleurs confiée à une force armée.

QUESTION A M. DALADIER.

Nous l'empruntons au **Professionnel** des P.T.T. :

« Si nous devons suer, peiner, pour que ce que nous produirons soit aussitôt détruit, si notre tâche est orientée vers des œuvres de mort, si le prix de la vie augmente plus vite que nos gains ; si nous ne constatons pas que le bénéfice de notre zèle nous revient et nous procure du mieux-être ; si nous semons à corps perdu pour ne rien récolter, à quoi bon se remettre au travail, M. Daladier ?

HITLER

Nous donnons ci-après un portrait de Hitler tracé il y a quelques années, avant qu'il devint le maître des destinées de l'Europe. Il est humiliant de se dire que notre humanité s'aplatit devant de tels individus et se met à leur suite, renonçant à toute liberté et à toute dignité. Quelle plus virulente critique de l'autorité pourrions-nous faire que de la montrer incarnée par un Hitler et aboutissant à la servitude, à l'insécurité, à la charlatanerie, à l'immoralité, à la pire violence ?

* * *

Si les Allemands avaient le sens de l'humour, s'ils étaient capables de s'égayer en dehors du café-concert, Hitler ne serait pas ce qu'il est. Mais, incapables de saisir ce qu'il y a de grotesque dans certaine emphase, ils ont pris au sérieux ce fantoche dont le fanatisme est la seule grandeur.

Hitler est-il vraiment intelligent ? L'imbécile, a-t-on dit, est l'homme qui n'est pas à sa place. Hitler, remueur de foules, y est admirablement. Mais pour en conclure qu'il est admirable, il faudrait être fixé sur la valeur de son public.

De Hitler émane une force suggestive qui agit sur ses contemporains. C'est un admirable chef d'orchestre, un chef de publicité comme n'en possèdent ni les Galeries Lafayettes, ni le cirque Barnum. Comme nul autre, il sait tenir en haleine un public que la violence de son langage ravit et consterne à la fois.

Avec lui, comme on dit au théâtre, l'intérêt est constamment soutenu. Soutenir l'intérêt est sa préoccupation essentielle.

Il a étudié ses gestes, il a étudié sa voix ; il s'est entraîné au début seul devant sa glace ; mais il faut convenir qu'il a été admirablement servi par la nature. Et cela n'apparaît pas au premier coup d'œil.

Une voix fascinante.

Petit, grêle, il n'a pas de menton. Très bien mis, généralement vêtu de sombre, cravate bleue, chemise de soie, souliers vernis, chaussettes, raie impeccable tirée au cordeau, il a l'air d'un commis voyageur. Et qu'est-il d'autre, en fait ? Il offre sa marchandise avec des éclats de voix qui font retourner tout le monde à son passage.

Mais il a sa voix, voix fascinante de sirène, faite pour moduler les mots de l'amour et que par une étrange aberration cet homme assez séduisant dans le privé emploie à pousser de lugubres et stridents hurlements.

Car si les autres partis ont surtout usé des suffrages d'hommes, le parti national-socialiste doit à une insensée partialité des femmes le plus clair de ses succès.

Hitler a la voix des habitants du Tyrol, qui prononcent toutes les voyelles comme des diphtongues ; la roucoulante sonorité de sa parole rappelle le bruit des ruisseaux de montagne.

Cette voix, c'est son meilleur atout. Ses sourdes intonations font songer aussi au bruit que feraient de cailloux lancés au fond d'un puits. C'est une voix entièrement de la gorge et l'homme a su en tirer parti comme une danseuses tire parti de ses jambes.

Il y a aussi les gestes. J'ai vu et entendu Hitler dans de grandes assemblées, à des réceptions privées, au five o'clock tea, au banc des accusés, en tête à tête. Voix et geste se marient à merveille. Dans les grands meetings, les deux poings se projettent en avant dans un mouvement désespéré et menaçant., cependant que la voix, tout d'abord indistincte comme un lointain murmure, grossit à travers le microphone, lourde de rancune, jusqu'à se briser dans un suprême tension, comme un vase fêlé.

Je le revois au banc des accusés. Il dessinait dans un album, arrachant page après page, pendant que le président lisait l'acte d'accusation. Il tenait les yeux baissés, continuant à noircir du papier comme si toute l'affaire ne le concernait pas. Pourtant des frémissements passaient de temps en temps sur ce visage. On devinait l'homme qui se contient à peine malgré son détachement affecté.

Force d'intuition.

Hitler est un homme violent, à l'âme bouillonnante.

Il se croit l'homme du destin. Il le croit fermement depuis 1923, depuis que, ayant soulevé la populace à Munich contre la force armée, il a comme par miracle échappé aux balles des gendarmes pendant que Ludendorff, couché à plat ventre à ses côtés, faisait le mort.

Il y a chez cet homme un mélange de perspicacité et de rage concentrée.

Hitler n'a pas beaucoup d'instruction. Ayant quitté l'école à l'âge de 15 ans, il a lu énormément, à Vienne, à l'époque où il gagnait péniblement sa vie comme maçon.

Son livre de chevet est celui de Houston Stewart Chamberlain : « Les fondements du XIXme siècle ». Mais son instruction est restée rudimentaire.

Ce n'est pas l'instruction, c'est l'intuition qui est la grande force de cet homme. Cette intuition est extraordinaire. Ses méthodes de travail ? Il n'en a pas. Au moment où il lui faut parler au public, il ne sait souvent pas ce qu'il va dire.

Les idées lui viennent en parlant. Il est vrai que ce sont toujours les mêmes, mais les images changent.

Les Allemands, qui ne laissent rien au hasard, sont de piètres improvisateurs, Hitler improvise, et il est évident qu'on fait vibrer un public tout autrement en lui parlant directement qu'en lui lisant une homélie.

Hitler, c'est le triomphe de l'éloquence viennoise, légère et frivole, sur la pesanteur nordique. Son succès, c'est la revanche de l'autodidacte sur les docteurs du pays où ils sont les maîtres du pavé ; et c'est ce qui le rend jusqu'à un certain point sympathique. C'est une gageure que dans un pays qui, malgré un simulacre de révolution, a gardé la superstition des titres, un homme du peuple, sorti de rien, ose prétendre à conduire les destinées de l'Allemagne.

Mais l'apogée d'Hitler n'est due qu'à la carence de ses rivaux et l'infériorité de son public.

Un maître de la propagande.

C'est dans le domaine de la propagande, c'est-à-dire dans l'art de présenter certaines idées que Hitler s'est montré un maître, titre auquel ni l'originalité de ses idées, ni leur qualité, ni leur vérité ne lui permettraient de prétendre.

La propagande politique, il l'a comprise comme un commerçant conçoit sa réclame.

Rien de plus instructif que de lui entendre exposer lui-même les lignes directrices.

« J'ai compris de bonne heure, écrivait Hitler à un moment où l'extrême faiblesse numérique de son parti ne lui faisait nullement présager un brillant avenir, que l'emploi intelligent de la propagande est un véritable art. A qui la propagande doit-elle s'adresser ? Aux intellectuels ou bien aux foules ignorantes ?

Elle ne doit s'adresser qu'aux foules. Pour les intellectuels, il y a l'instruction scientifique. La propagande ne comporte rien de scientifique, pas plus qu'une affiche ne représente l'art en elle-même. L'art de l'affiche consiste en le talent de l'auteur à captiver l'attention de la foule par la forme et la couleur de son dessin. Il consiste à faire appel au sentiment plus qu'au cerveau.

Le niveau d'une propagande doit être d'autant plus bas que le nombre d'individus sur qui elle doit agir est plus grand.

Mais lorsqu'il s'agit d'agir sur un peuple tout entier, en cas de guerre, par exemple, la prudence la plus élémentaire commande de ne pas faire trop de crédit à l'esprit des auditeurs.

La propagande a pour unique critérium le succès obtenu.

La propagande doit être partiale. La faculté d'absorption de la masse étant très faible, son intelligence négligeable et sa faculté d'oubli très grande, il faut que la propagande, pour être efficace, use de quelques mots d'ordre seulement.

La première loi de toute propagande efficace est d'être entièrement subjective.

Que dirait-on d'une affiche destinée à faire l'éloge d'un nouveau savon et qui en même temps qualifierait d'excellentes d'autres marques concurrentes ?

Il en est exactement de même de la réclame politique. La propagande n'a pas pour mission de peser le pour ou le contre, mais d'agir en sens unique.

Elle n'a pas à s'inquiéter de vérité, à tenir compte de l'avis contraire, à faire preuve d'objectivité ; elle ne doit servir qu'une vérité, celle qu'elle a pour mission de défendre. »

Tout Hitler est là. De la doctrine nationale-socialiste, rien ne lui appartient en propre ; rien, sauf le chapitre « propagande ». Il constate qu'il faut être simple pour attirer les imbéciles. Quel jugement cruel ne porte-t-il pas là sur ses partisans !

Hitler excelle dans la manière de présenter les choses. C'est là le secret de son succès. De présenter quoi ? Les vices détestables du marxisme, le complot israélite, la mission de l'Allemagne nordique de rénover le monde, et d'autres points d'un programme qui ne l'avait pas attendu pour être formulé.

Mais n'est-ce pas beaucoup que la manière de présenter ce programme ?

Apport personnel.

Aux sept qui, en 1919, avaient fondé le parti national-socialiste, Hitler n'apporta d'autre capital que son talent pour la publicité. Cela semblait peu de chose au début, mais ce fut en réalité l'essentiel et c'est à cela qu'il doit de personnifier aujourd'hui le mouvement, après avoir écarté violemment les attardés qui avaient cru que la vérité se ferait jour toute seule.

Hitler ne tarda pas à parler en maître dans la maison.

Les réunions avaient lieu au début dans un petit café de Munich, tous les mercredis. Pour attirer du monde, on avait rédigé des invitations à la machine à écrire que l'on faisait porter à domicile.

Le nouveau venu, courant les faubourgs à bycyclette, grimpant les escaliers, participait à la distribution des prospectus.

Les auditeurs furent 17, puis 23, puis 47. Hitler crut alors le moment venu d'insérer dans les journaux.

Son idée personnelle fut de convoquer des meetings à intervalles rapprochés, plusieurs par semaine dans la même ville : expérience audacieuse que nul n'avait encore tenté avant lui.

Hitler n'a pas été le fondateur du parti. Il attendit de rencontrer Gottfried Feder, le théoricien, pour faire, rassuré par la présence de cet intellectuel qui pensait pour lui, du parti sa chose.

Manie oratoire.

Hitler, s'il l'avait fallu, serait devenu communiste pour pouvoir parler en public. La manie de parler, il l'avait dès avant la guerre. Comme l'a rapporté dans ses souvenirs un de ses amis, il haranguait, lorsqu'il le pouvait, ses camarades de première ligne et ceux de l'arrière.

A un ex-ami, le capitaine Stennes, il a déclaré un jour — je tiens ce propos de M. Stennes lui-même — : « Si l'armée allemande avait eu cent orateurs comme moi, nous n'aurions pas perdu la guerre. »

M. Hitler est orateur-né comme tous Viennois. Il a saoûlé les Allemands avec des phrases. Parler est pour lui un besoin comme manger et boire ; même pendant sa détention dans une forteresse bavaroise, il prononça à haute voix — pour lui-même — son livre avant de l'écrire.

Le premier grand meeting public à Munich avait eu lieu au cirque Krone. Un cirque ; choix symbolique. Celui de Krone est connu pour la taille immense de ses chameaux, l'excellence de ses clowns et les roulements d'yeux de ses avaleurs d'étoupe enflammée.

W. DUESBERG.

L'autre dictature

Nous donnons en la résumant cette lettre parue dans « Le messager socialiste », journal de l'émigration russe (N° du 30 juillet 1938).

Mes chers,

A peine libre, les premières lignes sont pour vous. J'écris dans un train qui vient de passer la frontière russe. Ce que j'ai vu et vécu d'horrible, de monstrueux, d'incroyable, je ne pourrai vous le dire que de vive voix. Je ne puis encore me ressaisir, après le miracle d'avoir échappé à un véritable enfer. Voilà huit mois que chaque nuit en me couchant je me disais : « Serai-je demain matin encore libre ? » Dans toute l'Union soviétique il n'y a pas deux étrangers, ou anciens étrangers, ou amis d'étrangers, qui en se séparant ne se disent point : « Espérons qu'il ne va pas y avoir du nouveau ! » Tous, sans exception, mes amis et connaissances allemands sont arrêtés. Depuis une année et demie, à partir de novembre 1936, ont disparus l'un après l'autre. Le dernier manque depuis le 22 avril de cette année. La presse nous traite tous d'espions, de dissidents, etc. En réalité, nous avons tous été pendant de longues années membres du Parti communiste et ne sommes ni espions, ni trotskistes, ni rien d'autre de pareil. Notre seul crime est d'être des étrangers.

Voici un tableau de la justice soviétique.

Toute affaire commence par l'irruption chez vous, la nuit, de deux agents en civil envoyés par le Guépéou. En Russie, parmi les simples citoyens, personne n'a plus qu'une chambre, même s'il y a une famille de plusieurs membres. Votre chambre est mise entièrement sans dessus dessous : on frappe aux parois, on s'empare de tableaux, livres, manuscrits, notes, photographies, puis on vous arrête.

Ce qui se passe ensuite, je l'ai appris par une connaissance, arrêtée par erreur et relâchée ensuite. La première question posée, même à un employé du Komintern est la suivante : « Comment avez-vous été recrutés par la Gestapo ? ». Presque tous pensent qu'il ne s'agit que d'une erreur, vite éclaircie et qu'ils vont être promptement relâchés, aussi ne prennent-ils avec eux que la brosse, le savon et l'essuie-mains et parfois pas même ces objets. Hélas ! en prison on ne les donne pas et aucun envoi n'est remis, sauf ceux provenant du mari ou de l'épouse, qui ne peuvent d'ailleurs, fournir aux prisonniers plus de 50 roubles par mois. Le détenu ne peut ni écrire, ni recevoir des lettres, et dans la plupart des cas la famille ignore même où se trouvent les prisonniers, déportés le plus souvent dans des pays très lointains au climat le plus rude. Les camarades dont après une année et plus on recevait le premier message, disaient avoir été condamnés à dix ans de travaux forcés sans en comprendre le pourquoi. La condamnation avait été prononcée administrativement, sans forme de procès, motivée par la formule officielle « pour activité contre-révolutionnaire ».

Les enfants des condamnés, s'il n'ont pas encore seize ans, sont transférés dans des soi-disant « maisons d'éducation ». Ils cessent d'avoir des parents et les parents d'avoir des enfants.

A Moscou il y a un bon nombre de magasins vendant exclusivement les effets confisqués aux emprisonnés. Devant ces magasins, comme devant tous les autres, la foule fait queue, les marchandises étant toujours rares.

Les prisons et les caves des bâtiments de la police sont surpeuplées de prisonniers. Nous demeurions non loin de la prison de Boutirky et voyions passer à toute heure du jour et de la nuit les autobus du service d'arrestations. Souvent des voitures venaient aussi prendre des détenus tombés gravement malades, à la suite de leur entassement dans des locaux infects .

La situation des membres de la famille d'un détenu, échappés au Guépéou, devient difficile. D'abord ils sont chassés du travail et il leur sera très difficile d'en retrouver. Ensuite, ils le sont de leur logis, et si des proches ne consentent pas à les accueillir, il leur est difficile d'en trouver un autre, le manque d'habitations persistant dans les villes. Or, les citoyens sans logis sont souvent arrêtés comme vagabonds.

Pour les familles des prisonniers étrangers qui avaient servi au Komintern, on a aménagé des baraquements dans une maison presque en ruines, mais là aussi on s'apprête à les en chasser. Les autres familles ne sont pas même reçues dans ces baraquements. Le Guépéou conseille aux étrangers de s'adresser à leur consulat. Ceux qui s'y refusent sont souvent arrêtés.

Le permis de séjour est accordé seulement pour quelques jours, après quoi il faut le renouveler et passer des heures et des heures à faire la queue devant le bureau des passeports.

J'y ai rencontré un jour deux femmes qui habitent la Russie depuis vingt-six ans, deux ouvrières qui ont passé toute leur vie à Oural, mariées à des Russes, et ayant oublié la langue allemande. Leur ignorance complète des lois à fait qu'elles n'ont pas fait remplacer les mots « sujet allemand » par « citoyenne russe », ce qui les fait expulser sans enfants et sans famille.

Les vieux communistes allemands ne voulaient rien savoir d'aller au consulat hitlérien pour faire prolonger leurs passeports, mais poussés à bout par mille tracasseries et persécutions, ils finirent par s'y rendre et furent reçus avec l'amabilité la plus grande. Le consulat allemand a même fait arranger dans la maison de l'ancien consulat autrichien un asile spécial pour les émigrés et les familles sans abri des communistes emprisonnés. Les femmes et les enfants de nombreux étrangers emprisonnés échappent à la famine, en vendant leurs effets à un assez bon prix, étant donné la rareté de tout sur le marché. Néanmoins, c'est une véritable énigme pour savoir comment les gens arrivent à végéter quand même. La vie est très chère et tout ce qu'on achète est de mauvaise qualité.

Les étrangers, même avec le passeport soviétique ont grand'peine à trouver du travail ! Beaucoup d'entr'eux en manquent et les autres craignent de le perdre.

Tout ce qu'on écrit dans les journaux est mensonge ou duperie. Aux délégations venant ici, on montre des villages Potemkine (arrangés pour l'occasion). Ce n'est que l'étranger vivant ici depuis des années et en connaissant la langue qui peut comprendre et dire ce qui s'y passe.

Eh bien, mes amis, voici que nous approchons de Varsovie et je dois terminer cette lettre. Je vais vers l'inconnu sans un sou dans la poche, mais ayant gardé mon courage même après tout ce que j'ai souffert. Je ne sais qu'une chose : le Parti n'existe plus pour moi. Je vous embrasse tous.

Notre ennemi c'est notre maître